

La troisième génération des *mitläufers* et des suivistes : de la douleur d'un héritage traumatisant à la prise de la parole à travers le récit de filiation

José Luis Arraez Llobregat

Universidad de Alicante  

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.98272>

Recibido: 02/10/2024 • Aceptado: 17/03/2025

FR Résumé : Daniel Mendelsohn clôture la dédicace de *Les Disparus* (2006) en intertextualisant l'hémistiche « sunt lacrimae rerum », extrait de l'*Énéide* de Virgile. Ce fragment de vers renferme la réflexion et l'émotion d'Énée en admirant sur les murs du temple de Juno la représentation de plusieurs scènes de la guerre de Troie où nombre de ses compatriotes et amis périrent. Dans *Les Disparus*, les larmes témoignent des intérêts des spectateurs, puisque l'expérience picturale s'oppose visiblement aux événements tragiques représentés. À travers le récit de filiation, *Vaterland* (2015) d'Anne Weber et *Les Amnésiques* (2017) de Géraldine Schwarz, petites-filles de suivistes et de *mitläufers* du nazisme, nous nous situeros de l'autre côté de l'Histoire et de ses histoires. Ainsi, à travers ce *dictum*, nous analyserons la portée du génitif *rerum* des autrices/narratrices/enquêtrices lors de la reconstruction douloureuse de l'existence de leurs grands-parents.

Mots clés : Shoah ; troisième génération ; mémoire ; ère des non-témoins ; Anne Weber ; Géraldine Schwarz.

ES La tercera generación de los *mitläufers* y de los «suivistes»: del dolor de un legado traumático a la toma de la palabra a través del relato de filiación

Resumen: Daniel Mendelsohn concluye la dedicación de *Les Disparus* (2006) intertextualizando el hemistiquio «sunt lacrimae rerum» de la *Eneida* de Virgilio. El fragmento de este verso refleja las reflexiones y emociones de Eneas, al admirar en los muros del templo de Juno varias escenas de la guerra de Troya en la que perecieron un gran número de compatriotas y allegados. En *Les Disparus*, las lágrimas son testimonio de los intereses del espectador, pues los trágicos sucesos representados se oponen visiblemente a la experiencia pictórica. A través de la narrativa de filiación, *Vaterland* (2015) de Anne Weber y *Les Amnésiques* (2017) de Géraldine Schwarz, nietas de *suivistes* y de *mitläufers*, respectivamente, nos situaremos en el otro lado de la historia y de sus relatos. Así pues, a través de este *dictum* analizaremos el alcance del genitivo *rerum* de las autoras/narradoras/investigadoras durante la dolorosa reconstrucción de la existencia de sus abuelos.

Palabras clave: Shoah; tercera generación; memoria; «ère des non-témoins»; Anne Weber; Géraldine Schwarz.

ENG The Third Generation of the *Mitläufers* and the «Suivistes»: From the Pain of a Traumatic Legacy Relationship to the Empowerment of Speaking Out Through Filial Narrative

Abstract: Daniel Mendelsohn concludes the dedication of *Les Disparus* (2006) by intertextualising the hemistich «sunt lacrimae rerum» from Virgil's *Aeneid*. This fragment of verse reflects Aeneas' reflections and emotions as he admires on the walls of the temple of Juno several scenes from the Trojan War, in which many of his countrymen and friends perished. In *Les Disparus*, the tears bear witness to the perspective of the spectator, as the tragic events depicted are visibly opposed to the pictorial experience. Through the narrative of filiation, *Vaterland* (2015) by Anne Weber and *Les Amnésiques* (2017) by Géraldine Schwarz, granddaughters of *suivistes* and *mitläufers*, we will find ourselves on the other side of history and its stories. Thus, through this *dictum*, we will analyse the scope of the genitive *rerum* of the authors/narrators/researchers in their painful reconstruction of their grandparents' lives.

Key words: Holocaust; third generation; memory; «ère des non-témoins»; Anne Weber; Géraldine Schwarz.

Sommaire : 1. Introduction. 2. Une vision plurielle de l’Histoire de la Shoah. 3. Du « sunt lacrimæ rerum » de Virgile au « sunt lacrimæ narrationum » d’Anne Weber et de Géraldine Schwarz. 3.1. « Res illarum lacrimarum » des victimes directes. 3.2. « Res illarum lacrimarum » des victimes indirectes. 4. En guise de conclusion.

Cómo citar: Arraez Llobregat, José Luis. (2025). « La troisième génération des *mitlaüfers* et des suivistes : de la douleur d’un héritage traumatisant à la prise de la parole à travers le récit de filiation ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, 40(1), 139-146. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.98272>

1. Introduction

L’activité littéraire à l’« ère des non-témoins »¹ de la Shoah est en pleine effervescence en raison du grand nombre de publications d’auteurs de diverses nationalités. Au cours du premier quart du XXI^e siècle, les petits-enfants des victimes du génocide juif, des auteurs émergents ou consacrés, prennent la parole et la plume pour élucider la vie et la disparition d’un aïeul sous le nazisme ou l’Occupation, des événements passés sous silence par leurs géniteurs. En parallèle à cette « ère des non-témoins », nous observons la parole émergente de certains petits-enfants de responsables directs ou indirects de la Shoah qui désirent également être écoutés et lus à travers leurs récits mémoriels, où ils reconstruisent l’histoire d’un aïeul nazi ou collaborateur. Les petits-enfants, dont les grands-pères les situent d’un côté ou de l’autre de la Shoah, prennent en charge un héritage traumatisant pour transformer en récit mémoriel leur double quête familiale et identitaire, une vaste entreprise intime et littéraire imprégnée, au sens propre et figuré, de larmes, les leurs et celles des autres, où nous percevons l’écho du « sunt lacrimæ rerum » intertextualisé par Daniel Mendelsohn dans *Les Disparus* (2006)².

En prenant connaissance de la dédicace adressée par Daniel Mendelsohn à Frances Begley et à Sarah Pettit dans *Les Disparus*, le lecteur découvre l’intertexte du premier hémistiche du vers 462 (Livre I) de l’*Énéide* de Virgile : « *sunt lacrimæ rerum* » (LD : 7). Plus tard dans le récit, vers la fin de la 3^e partie, le narrateur reprend l’hémistiche et révèle sa portée métaphorique :

Ce que dit Énée, en voyant le pire moment de sa vie décorer le mur d’un temple d’un peuple qui ne le connaît pas et n’a pas pris part à la guerre qui a détruit sa famille et sa cité, c’est ceci : *sunt lacrimæ rerum*, « il y a des larmes dans les choses ».

C’est la phrase qui m’est venue à l’esprit quand Meg a dit, *C’étaient ses parents*, et qui continuerait à me venir à l’esprit chaque fois que je serais confronté à l’horrible décalage entre ce que certaines images et histoires signifiaient pour moi qui n’y étais pas et, par conséquent, ne seraient jamais qu’intéressantes, édifiantes ou terriblement « émouvantes » (comme on dit d’un livre ou d’un film qu’il est « émouvant »), et ce qu’elles signifiaient pour ces gens à qui je parlais, pour qui ces images étaient leur vie.

Dans mon esprit, cette phrase en latin est devenue une sorte de légende expliquant ces distances infranchissables créées par le temps. Ils y avaient été et nous, non. (LD : 335-336)

Enfin, Mendelsohn insère de nouveau cet hémistiche dans ses *Remerciements*, quand il revient sur sa dédicace à Sarah Pettit, sa très chère amie et rédactrice en chef, décédée avant la publication du récit : « [ce projet] est en effet pour moi la preuve malheureuse qu’il y a des larmes dans les choses » (LD : 931).

En 2010, au cours d’un entretien, en réponse au commentaire d’Alain Finkielkraut (2010 : 24) à propos de l’hémistiche virgilien de *Les Disparus*, Mendelsohn soutient :

Cette phrase montre la relativité des intérêts. Ce qui n’est qu’œuvre d’art pour les habitants de Carthage est toute la vie d’Énée. [...] il faut toujours qu’on se souvienne du fait que « l’Histoire » n’est, en fin de compte, qu’une agglomération d’histoires et de contes sur les vies des autres, vies vécues par des autres qu’on ne pourra jamais connaître parfaitement, totalement, complètement.

Il y a des larmes dans les choses, mais vos larmes ne sont pas les miennes, et les raisons pour les-quelles vous pleurez ne se confondent pas avec les miennes. Ce qui vaut pour la mémoire de la Shoah : elle est comprise comme propriété commune — ce qu’elle est en partie — mais il ne faut jamais oublier qu’elle est composée d’une infinité de vies perdues qui ne seront jamais connues.

L’auteur plaide dans cette déclaration en faveur de la visibilité des microhistoires de la Shoah ; tout en posant la question des *lacrimæ* au fil de sa narration, il met au centre de son argumentation ces vies minuscules.

Pour rappel, durant sa visite à Carthage, Énée découvre sur les murs du temple consacré à Junon une fresque qui dépeint plusieurs épisodes de la guerre de Troie. Alors que les Carthaginois voient dans cette composition picturale de la guerre un motif esthétique, Enée, le protagoniste de l’histoire, ne perçoit dans cette composition picturale que la mort et la destruction ; ainsi, il déplore les yeux embués de larmes : « *sunt lacrimæ rerum et mentem mortalia tangunt* » (1^{er} livre, v. 462).

D’un point de vue rhétorique, cette « disparité » perceptive constitue une antithèse puisqu’en contemplant la peinture murale, tout spectateur non impliqué dans la bataille ressent un plaisir esthétique qui contraste

¹ Référence à l’essai d’Aurélie Barjonet consacré à la troisième génération de la mémoire de la Shoah : Barjonet, Aurélie, (2022) *L’Ère des non-témoins. La littérature des « petits-enfants » de la Shoah*. Paris, Kimé.

² L’édition utilisée est celle de Flammarion, 2007. Désormais LD suivi du numéro de page.

avec la douleur ressentie par Énée lorsqu'il voit, représentées sur les murs du temple, les souffrances endurées par ses soldats et lui-même. Selon Pierre Gros (2013 : 94) : « Cette scène constitue aux yeux de Virgile la meilleure illustration de ce que devait être pour les spectateurs de l'Antiquité classique la puissance évo-catrice et le contenu émotionnel des images, qu'elles fussent peintes ou sculptées ».

Ainsi, le *sunt lacrimæ rerum* porte aussi sur le récit de Mendelsohn lui-même en tant qu'œuvre d'art et renvoie à l'antithèse construite autour de la jouissance esthétique ressentie par le lecteur du récit, en opposition à la douleur du narrateur provoquée par la lecture des microhistoires tragiques relatées dont les protagonistes appartiennent à sa famille et à son environnement social. Dans cette optique, nous identifions les paroles du narrateur à la « *participatory voice* » de Charles Ségal (1981 : 68), une voix porteuse des dououreuses émotions de ses disparus et des sentiments émanant de son dévouement à la lutte contre l'oubli. À ce propos Marie-Hélène Boblet (2018 : 106) estime que lorsqu'il :

[...] exhume les traces sensibles de la vie d'individus condamnés par l'histoire, le conteur œuvre pour que la persécution ne soit pas une idée abstraite, mais le contenu d'un récit bien « *entendu* », qui permette non de connaître intellectuellement, froidement, mais d'imaginer, de ressentir. Grâce à la rumeur des témoins, grâce au charme du récit, nous pâtissons et éprouvons qu'il y a des larmes dans les choses : *Sunt lacrimæ rerum...*

Marie-Hélène Boblet souligne l'importance de la narration dans la transmission des expériences humaines, en particulier celles des individus qui ont souffert sous le poids de l'Histoire. En transformant la persécution en un récit vivant et émotionnel, le conteur Mendelsohn invite le lecteur à ressentir la douleur et la tristesse qui se cachent derrière les faits relatés. Ainsi, la mémoire collective ne se construit pas seulement sur des données historiques, mais aussi sur des microhistoires qui touchent la sensibilité du lecteur. C'est à travers ces récits que l'on peut véritablement comprendre la profondeur des souffrances passées et, par conséquent, s'engager à ne pas les oublier. Sous cet angle, les auteurs des récits de la troisième génération des *mitläufers* et des suivistes recherchent également la connexion émotionnelle des lecteurs avec leurs ouvrages.

2. Une vision plurielle de l'Histoire de la Shoah

Nous avons choisi de nous interroger sur les mémoires cachées des petits-enfants de *mitläufer*³ et de suivistes⁴. À cette fin, nous croiserons *Vaterland* (2015)⁵ d'Anne Weber et *Les Amnésiques* (2017)⁶ de Géraldine Schwarz, deux ouvrages porteurs d'émotions comme *Les Disparus*, mais du côté des descendants de nazis ou de collaborateurs passifs, ce qui marque une différence importante. En nous appuyant sur la terminologie développée par Dominique Viart, on classera ces deux ouvrages dans la catégorie du « récit de filiation », dont la particularité et l'originalité se trouvent dans la réalisation d'une « enquête sur l'ascendance du sujet » (2009 : 96), une enquête qui « [p]lutôt que de livrer le produit de l'enquête, c'est l'enquête elle-même qu'il raconte » (2009 : 105).

Le premier constitue initialement le « récit d'un voyage d'exploration » (V : 20) vers l'arrière-grand-père de l'autrice-narratrice, le théologien Florens Christian Rang dont le fils fut un fervent partisan d'Hitler et du national-socialisme. Dans le deuxième ouvrage, l'autrice-narratrice se heurte à deux mémoires : celle de Papi Lucien, son grand-père maternel, gendarme sous Vichy en zone libre et collaborateur actif ; puis celle d'Opa Karl, son grand-père paternel, entrepreneur inscrit au parti national-socialiste et propriétaire d'une entreprise achetée à bas prix à une famille juive persécutée, grâce à l'aryanisation économique et à la spoliation.

Dans *Les Disparus*, Mendelsohn prend la parole pour percer le mystère du destin de Shmiel et de sa famille en Ukraine, tout en étant conscient du fait que Grandpa Abraham, son grand-père, n'a peut-être pas tout tenté pour aider Shmiel et sa famille à venir aux États-Unis : « aucune de ces trahisons n'inquiétait autant que la possibilité d'une autre qui était bien pire » (LD : 186). Afin de retracer le passé de leurs grands-pères dans l'Allemagne nazie et dans la France occupée, Anne Weber et Géraldine Schwarz brisent le silence familial, qui découle d'un tabou.

En cherchant à comprendre après coup le comportement de leurs ancêtres, les autrices-narratrices dévoilent le degré d'implication de ces derniers dans la machinerie nazie, puis expriment pour elles-mêmes l'effet cathartique de l'écriture et son dans l'accomplissement de leur résilience. Ces deux ouvrages s'inscrivent dans la lignée des récits de la troisième génération germanophone de la Seconde Guerre mondiale, dont les auteurs, selon Catherine Fabre-Renault (2006 : §3), « veulent élucider "comment c'était" parce que c'est le seul moyen de comprendre pourquoi ce fut ».

Par ailleurs, une lecture psychanalytique des mémoires familiales de Weber et de Schwarz, et par conséquent des *lacrimae* qui y sont enfermées, révèle que la mise en récit de leur histoire familiale possède une dimension psychothérapeutique. Il s'agit d'un mécanisme destiné, d'après Angela Moré (2022 : 2), à « soulager les tensions émotionnelles et les conflits psychiques intérieurs ». L'écriture chez Mendelsohn est plutôt une stratégie cognitive lui permettant « [d']imposer un ordre au chaos des faits en les assemblant dans une

³ Terme utilisé en Allemagne pour désigner ceux qui, bien qu'innocents de crimes de guerre, s'étaient impliqués dans le régime nazi.

⁴ Expression employée en France pour qualifier les citoyens français dont l'attitude durant l'Occupation nazie était conformiste, dépourvue de tout esprit critique.

⁵ L'édition utilisée est celle de Seuil, 2015. Désormais V suivi du numéro de page.

⁶ L'édition utilisée est celle de Flammarion, 2017, coll. « Libres Champs ». Désormais LA suivi du numéro de page.

histoire qui a un commencement, un milieu et une fin » (LD : 74). Cependant, on peut observer une stratégie psychothérapeutique dans son écriture, car elle lui permet de réorganiser ses perceptions et de réordonner sa pensée.

Suivant la typologie de textes proposée par Aurélie Barjonet (2022 : 21-27), il s'agit de deux « histoires croisées ». Certes, la narration des *Amnésiques* n'est pas doublée de méta-narrativité puisqu'il n'y a aucune réflexion explicite de l'autrice sur le texte s'écrivant ; toutefois l'autrice-narratrice croise les mémoires familiales de ses deux grands-pères, paternel et maternel. Descendantes de ceux qui ont assisté ou participé au génocide, elles prennent de toute évidence la parole afin d'« assainir leur histoire familiale » (Barjonet, 2022 : 91).

3. Du « sunt lacrimæ rerum » de Virgile au « sunt lacrimæ narrationum » d'Anne Weber et de Géraldine Schwarz

« *Il y a des larmes dans les choses. Mais nous pleurons tous pour différentes raisons* » (LD : 336), confesse Mendelsohn à la suite des propos de Meg, rescapée de Bolechow, en évoquant les différentes photos qu'elle lui avait montrées : pendant que lui, ému, admire leur valeur documentaire, elle, de son côté, est bouleversée par les portraits des membres de sa famille assassinés. Prenant appui sur cette réflexion et intertextualisant à notre tour l'hémistiche virgilien, notre étude portera sur le « *sunt lacrimæ narrationum* » de Weber et de Schwarz, c'est-à-dire sur les larmes des narrations des deux enquêtrices. Tout comme *Les Disparus*, selon Max Kohn (2010 : 126), est un « ouvrage peuplé de pleurs et de larmes, ceux des autres et des siens », *Vaterland* et *Les Amnésiques* sont également deux récits imbibés des larmes de la douleur des autrices-narratrices et d'autrui, bien que, nous insisterons, cette douleur diffère de celle des disparus durant la Catastrophe, en raison de leur origine non juive.

Initialement, l'antithèse ou contradiction qui se révèle dans le « *sunt lacrimæ narrationum* » d'Anne Weber et de Géraldine Schwarz se rapporte au plaisir de lecture ressenti par les lecteurs face à la douleur des narratrices, un chagrin provoqué par la conduite de leurs grands-pères.

En recréant le « *sunt lacrimæ rerum* » en guise d'exergue dans les deux mémoires cachées, nous constatons que les actions condamnables des grands-pères des deux narratrices, comme les ondes se propageant sur la surface de l'eau juste après l'impact d'une pierre, atteignent plusieurs générations, provoquant des victimes directes et indirectes. Sur cette distinction, il faut préciser que les « *lacrimæ narrationum* » des victimes directes sont celles versées par ceux qui ont personnellement subi, à l'époque, les actions des tortionnaires. Les « *lacrimæ narrationum* » des victimes indirectes résultent d'un environnement familial ravagé par les actes abominables de la première génération, par les stigmates du traumatisme de la deuxième génération, et enfin par la responsabilité de ceux ou celles qui ont eu le courage ou non de révéler les crimes des aïeux. Bien que les émotions ne soient ni quantifiables ni mesurables, nous sommes convaincus qu'il ne s'agit pas d'effectuer une comparaison, mais bien un parallélisme entre l'auteur-narrateur des *Disparus* et les autrices-narratrices de ces deux ouvrages. Ce qui fait la différence entre les *lacrimæ* des petits-enfants des victimes et celles des petits-enfants des coupables réside dans les événements qui déclenchent ces émotions. Il va sans dire que la douleur des premiers est sans commune mesure avec celle de la deuxième génération. Dans ces familles de descendants de *mitläufers* et de suiviste, sympathisants et collaborateurs passifs du nazisme et de la collaboration, on retrouve à cause des « *pères "taiseux"* » (Viart, 2009 : 99) une culture du secret, liée à une honte profonde. Dans cette perspective, un lien se tisse de nouveau avec les récits de filiation, car nous retrouvons comme élément clé, qui explique leur structure, le « *défaut de transmission* dont les écrivains présents, ou leurs narrateurs, s'éprouvent comme les victimes » (Viart, 2009 : 97).

En intertextualisant de nouveau le vers virgilien, par la suite, nous nous attacherons à révéler « *res illarum lacrimarum* » des victimes directes et indirectes, c'est-à-dire les causes de leurs larmes.

3.1. « *Res illarum lacrimarum* » des victimes directes

La narratrice des *Amnésiques* ne relate pas de microhistoires impliquant son grand-père de façon explicite ; les *lacrimæ* sont cependant présentes lorsque cette dernière soupçonne, à partir de données fiables, sa participation à des activités légales, mais malhonnêtes, au sein de l'administration nazie : « Mon père me dit qu'il est tourmenté [...] par l'idée que ses grands-parents ont emménagé en 1944 dans une belle villa au rez-de-chaussée [...]. Un appartement ainsi situé n'avait pu être attribué qu'à des individus hautement fiables et loyaux » (V : 69-70).

Ainsi est suggérée l'association étroite du grand-père au système, sa récompense ayant été l'attribution d'une maison ayant appartenu à une famille juive, les Löbmann, à la suite de sa spoliation et aryannisation par l'État :

[...] je découvris un contrat stipulant que Karl Schwarz avait acheté une petite société de produits pétroliers appartenant à deux frères juifs... Mais c'est surtout la date qui importe : août 1938, l'année d'une inexorable descente aux enfers pour les juifs d'Allemagne, soumis à une accélération vertigineuse des persécutions et des discriminations, et forcés d'abandonner leurs biens à bas prix. (LA : 54)

À ce sujet, Géraldine Schwarz ne manque pas de raconter une microhistoire qui sous-tend la narration de l'appropriation des appartements des Juifs déportés et de la vente subséquente du mobilier à des familles aryennes, une affaire dont l'Opa Karl s'était également servi à bon escient :

Ce qui rendait ces enchères vraiment nauséabondes, c'était que la plupart avaient lieu à l'intérieur même des appartements des juifs. Les acheteurs savaient donc très concrètement à qui les choses avaient appartenu. Au vu de la taille massive de leurs meubles, mes grands-parents aussi durent les acquérir sur place. (LA : 249)

Elle fait de même du côté maternel, quand il est question de Papi Lucien. Nous remarquerons que la narratrice soupçonne que le comportement de son grand-père, gendarme sous le régime de Vichy en Île-de-France, pourrait cacher des microhistoires tragiques liées aux Juifs français et aux résistants, qui auraient pu être les victimes de son quiétisme, de son silence complice :

Je ne saurai jamais si mon grand-père français, gendarme sous Vichy, a arrêté des résistants ou des juifs sur la ligne de démarcation qu'il devait surveiller au nord de son secteur d'activité, situé en zone libre, mais j'aurais tendance à penser que s'il l'a fait c'était à contrecœur et que, comme il le disait après la guerre, quand il le pouvait il fermait les yeux. (LA : 202)

Effectivement, la narratrice pressent des microhistoires tragiques derrière le comportement de son grand-père ; cependant, rien ne peut le confirmer. Quoi qu'il en soit, son désir de justifier d'une certaine manière le comportement de celui-ci la pousse à vouloir l'exonérer de toute responsabilité, le percevant également comme une victime du nazisme.

3.2. « Res illarum lacrimarum » des victimes indirectes

Tout comme Mendelsohn dans *Les Disparus*, qui selon Marie-Hélène Boblet (2018 : 95) « évalue la responsabilité du conteur par rapport aux événements et à leurs agents », dans *Vaterland* et *Les Amnésiques*, Anne Weber et Géraldine Schwarz ont développé un traumatisme intergénérationnel : un secret honteux et inavoué s'est propagé à la façon d'un ricochet d'une pierre sur l'eau, multipliant leurs *lacrimæ*, en tant que descendantes et victimes. Suivant Dominique Viart et sa conceptualisation du récit de filiation, cette honte « [n'] est spécifique en ce qu'elle n'est pas personnelle [c'est [donc] une honte familiale » (Viart, 2009 : 105).

Le lien familial entre les autrices-narratrices et les collaborateurs actifs du nazisme les transforme en victimes indirectes de la tragédie historique. À l'origine du « sunt lacrimæ narrationum » d'Anne Weber et de Géraldine Schwarz se trouvent donc leurs liens de parenté avec un agent ou un collaborateur actif de la structure nazie, faisant d'elles des victimes indirectes.

L'approche psychanalytique – en l'occurrence les théories de Maria Török et de Nicolas Abraham (2009 : 426-433) sur le « fantôme » – permet d'identifier dans l'inconscient des deux narratrices souvenir honteux du nazisme de leur grand-père. Tu par leurs parents sans avoir pu être élaboré, celui-ci devient une « crypte »⁷ où « repose » l'indicible, tombeau des secrets familiaux transmis par la première génération à la deuxième. Dans un cas comme dans l'autre, le procédé s'échafaude sur l'occultation de la vérité par dissimulation. L'indicible honteux et encrypté fait de nouveau écho à *Les Disparus* : à l'origine de la quête de l'auteur-narrateur se trouve l'apparente indifférence du grand-père envers son propre frère et sa famille à Bolechow. Ces derniers se retrouvent livrés à leur sort, malgré les nombreuses lettres dans lesquelles Shmiel l'alerte sur leur situation dramatique due à l'escalade de la violence à l'encontre de la communauté juive : « mon grand-père, dont les histoires, les secrets et les mensonges à préserver, à découvrir et à démêler, ont occupé une bonne partie de ma vie » (LD : 256).

Le cas d'Anne Weber est complexe à interpréter puisque le deuil non réalisé est double et, par là même, induit un double encryptement. Ainsi, il y a d'une part un arrière-grand-père qui s'exprime en faveur de la « germanitude »⁸, du nettoyage ethnique, et de l'euthanasie des malades mentaux, comme l'attestent les lignes suivantes extraites d'une lettre de Florens Christian Rang :

Pourquoi n'empoisonnez-vous pas ces gens ? Comment oublier cette question. J'essaie en vain de la chasser de mon esprit en me disant que ce passage, sur lequel je suis tombée par hasard, est probablement le seul, dans les monceaux d'écrits laissés par Sanderling, qui semble renvoyer de façon insupportablement nette et brutale à ce qui se passera plus tard. (V : 122)

Ainsi, la narratrice s'engage dans la douloureuse et « inquiétante archéologie de l'idéologie nazie » (Almeida, 2018 : § 8) de cet arrière-grand-père qui avait côtoyé plusieurs éminents intellectuels juifs du début du XX^e siècle, comme Walter Benjamin, et avait développé une réflexion troublante sur la prétendue supériorité allemande. Elle découvre ainsi la douleur de son père d'être témoin de l'éloignement physique et intellectuel de son propre père par rapport au cercle pacifiste et mystique des intellectuels auquel appartenait son grand-père Florens Ch. Rang : « Il [mon père] ne se l'explique pas. Cette rupture [avec Walter Benjamin, Martin Buber, Franz Rosenzweig Gershom Scholem, Eric Gutkind], cette ombre funeste, pèse sur sa poitrine » (V : 67).

⁷ Dans la théorie de Nicolas Abraham et Maria Török, la notion de « crypte » fait référence à un espace psychique où sont enfermés des souvenirs, des émotions ou des traumatismes non résolus. Cette métaphore de la « crypte » et de « l'encryptement » évoque l'idée que certaines expériences douloureuses ou traumatiques sont « enterrées » dans l'inconscient d'un individu, à l'abri de sa conscience, mais continuent d'influencer ses relations interfamiliales.

⁸ La « germanitude » est une notion qui englobe l'identité culturelle, linguistique et historique des Allemands. Avant et durant la Seconde Guerre mondiale, ce terme a été utilisé pour promouvoir une vision nationaliste et raciale de l'identité allemande, souvent associée à des idées de pureté raciale et de supériorité. Elle sera instrumentalisée par le régime nazi pour justifier des politiques expansionnistes et des actes de discrimination, voire de violence, contre ceux qui étaient perçus comme « non-allemands ». Anne Weber introduit cette notion pour définir idéologiquement son arrière-grand-père, un fervent défenseur des valeurs suprématistes allemandes nazies (V : 141-142), et pour soutenir une nouvelle définition de l'esprit nationaliste allemand.

Dans son récit, nous identifions, d'autre part, le militantisme idéologique de son grand-père, qui se présente comme un « ardent nazi » (V : 67), non seulement par conviction personnelle, mais également par intérêt stratégique, ce qui témoigne d'une adhésion profonde à des idéaux extrêmes. Ce militantisme, empreint d'une passion dévorante pour une idéologie totalitaire, est directement lié à la souffrance qu'il a infligée à sa famille, étant responsable de sa « plaie à vif » (V : 17), une métaphore qui évoque les blessures émotionnelles et psychologiques laissées par son engagement radical. Ainsi, le récit révèle les conséquences dévastatrices de cet héritage idéologique sur les générations suivantes, soulignant la complexité des relations familiales marquées par des choix politiques extrêmes.

Les *lacrimæ* de la crypte chez Géraldine Schwarz sont plus modérées et moins rancunières que celles d'Anne Weber, bien que sa douleur ait des nuances spécifiques en raison de la duplicité de ses origines : du côté paternel, celles-ci sont la conséquence de l'enrichissement malhonnête et de l'indifférence de son grand-père : « Longtemps je me suis arrêtée à cette journée pour savoir s'il était possible d'intervenir dans ce contexte de dictature et si je n'étais pas injuste avec mes grands-parents » (LA : 248). Du côté maternel, nous découvrons uniquement l'indifférence de ses grands-parents face à des réalités environnantes dramatiques : « Je me suis demandé comment elle [Mami] avait fait pour ignorer qu'à côté de chez elle de Drancy avait eu lieu l'un des plus grands drames de Vichy... » (LA : 201) À ce propos, Carola Hähnel-Mesnard (2019 : 187) considère que la narratrice relativise les actions de son grand-père paternel : « On assiste régulièrement à des tentatives de disculpation du grand-père qui, à lire les nombreuses anecdotes racontées, était bien plus impliqué dans le national-socialisme que sa petite-fille veut bien le croire ». Et elle voit le même phénomène à l'œuvre du côté du grand-père maternel : « Là encore, le comportement du "papi" français est imaginé de façon bien édulcorée » (Hähnel-Mesnard 2019 : 187). La passivité de Papi Lucien nous rappelle le manque d'un investissement plus conséquent de Grandpa Abraham – et probablement aussi de sa famille – malgré ses nombreuses requêtes d'argent et ses appels au secours incessants, comme en témoignent les lettres envoyées.

Derrière le silence de la deuxième génération, et les dégâts provoqués par celui-ci sur leurs enfants, nous identifions la culpabilité non assumée de la première génération, la honte de leurs descendants d'être pointés du doigt et leur désir de ne pas connaître la réalité. La transmission de cette expérience traumatisante intergénérationnelle présente une lecture psychanalytique que nous interprétons à l'aide d'Angéla Moré (2022 : 7) : « la réapparition de la culpabilité et de la honte niées, dissociées ou cryptées se produit principalement chez ceux dont les parents ont refusé d'affronter la culpabilité de leurs parents ou n'ont pas été capables de la supporter ».

En ce qui concerne Anne Weber, celle-ci fait preuve d'indulgence en contemplant son père mutique, âgé et malade : « C'est une pensée méchante qui me traverse l'esprit : je me dis ce qui lui pèse le plus, peut-être, c'est d'avoir eu comme père quelque chose d'aussi banal et vulgaire qu'un nazi, et que son silence vient aussi de là » (V : 70). Cette réflexion de la narratrice montre la complexité des relations familiales, où le poids de l'héritage et des choix passés peut engendrer des sentiments ambivalents. Anne semble reconnaître la douleur de son père, tout en étant consciente de la banalité tragique de son histoire. Son indulgence révèle une tentative de compréhension face à un passé qui, bien que chargé de honte, ne définit pas entièrement l'individu qu'il est devenu.

Quant aux *Amnésiques*, la situation émotionnelle de la narratrice est d'emblée particulière du fait de la réprobation de son père à l'égard du silence de ses propres parents face aux événements nazis les plus sinistres : « Il [père de la narratrice] aurait surtout aimé savoir comment cela s'était passé, ce que ses parents savaient et ignoraient, ce qu'ils regrettaient d'avoir fait et pas fait » (LA : 146). Fabre-Renault (2006 : 1-2) a relevé le même phénomène dans les textes des auteurs issus de la troisième génération allemande : « c'est un passé qui fait partie intégrante d'eux car, conscient ou non, grands-parents et parents ont transmis aussi bien des faits que des silences, ces derniers pesant parfois d'un poids beaucoup plus lourd que les récits factuels ».

Dans les récits de Weber et de Schwarz, nous identifions les *lacrimæ* des narratrices et leur douleur en tant que victimes indirectes de leurs aïeux dans la mesure où elles portent le poids d'une culpabilité héritée, se considérant responsables de corriger leurs erreurs du passé. Dans ce sens, nous soutenons que les deux autrices contribuent, à travers la mise par écrit des mémoires cachées de leur grand-père, au devoir de mémoire du génocide juif sous un angle distinct, puisqu'en reconnaissant leur obligation morale à l'égard des victimes des grands-pères et la responsabilité de ces derniers dans la machinerie nazie, elles participent aussi à la réparation des injustices. À ce propos, nous nous situons sous la perspective de Joseph Jurt (2008 : 83) pour qui : « Les reconstructions n'ont un sens non pas en tant que telles, mais comme des moyens au service d'un acte de mémoire actif, dynamique qui concerne celui qui essaie de commémorer et qui s'y implique et ne considère pas ce qui est commémoré comme extérieur à lui ».

Nous soulignerons l'importance du devoir de mémoire de ces récits qui, ne contenant pas seulement la simple reconnaissance des faits passés de leurs aïeux, témoignent de même de l'implication personnelle et active des narratrices par rapport à leur dette à l'égard de ces agissements, comme nous l'avons montré. Pour les petits-enfants des *mitläufers* et des suivistes, cela signifie qu'il est essentiel de s'engager dans une réflexion profonde sur l'héritage de leurs aïeux, en reconnaissant la culpabilité et les conséquences de leurs actions. Ce processus de commémoration doit être vécu comme une responsabilité personnelle, où chaque individu est invité à transformer cette mémoire en un acte de sensibilisation et de prévention. En intégrant leur histoire dans leur propre parcours, ils peuvent contribuer à un dialogue constructif et à la construction d'un avenir où les leçons du passé éclairent les choix d'aujourd'hui.

4. En guise de conclusion

Les « lacrimae rerum » d'Anne Weber et de Géraldine Schwarz nous ont permis de constater l'émotion éprouvée par les narrateurs et les victimes lors de l'appréhension des événements. D'autre part, la valeur affective suscitée par ces événements est intrinsèquement liée à la subjectivité du narrateur qui est capable d'agir sur lui. Les *lacrimæ* constituent donc une manifestation émotionnelle qui rend compte de la perception de la réalité d'une manière spécifique.

Ainsi, inspirés par le « *sunt lacrimæ rerum* » de Daniel Mendelsohn, nous nous sommes intéressés aux mémoires cachées de Géraldine Schwarz et d'Anne Weber afin de révéler l'origine et la signification d'un écoulement de *lacrimæ* qui s'étendent du regard des autrices-narratrices aux textes eux-mêmes et à leurs actants. Légataires de l'héritage douloureux de se savoir descendantes directes de ceux qui ne furent pas particulièrement perturbés par le nazisme, l'écriture devient un instrument les habilitant à apprécier le passé de leurs aïeux et leur propre présent, ainsi que de pallier les lacunes mémorielles de l'Histoire. Ainsi, à l'origine, un phénomène perceptif est à l'origine des *lacrimæ*. Nous avons ainsi deviné la nature des larmes de Mendelsohn dans le récit de la petite-fille d'un *mitläufer* et dans celui d'un suiviste, puisque tel que Kohn (2010 : 126) le soutenait :

Ce n'est pas seulement chez les gens qu'il y a des larmes pour ceux qui ont vécu des tragédies, c'est aussi dans les choses elles-mêmes. Il y a une incrustation de larmes séchées dans les choses qui restent et qui sont des traces du passé reconstitué. Ainsi, cet ouvrage que l'auteur a écrit est peuplé de pleurs et de larmes, ceux des autres et des siens. Un ensemble lacrymal extrêmement important existe dans ce texte.

Cet « ensemble lacrymal » (Kohn, 2010 : 126) se retrouve également dans ces mémoires cachées, où se brassent beaucoup d'émotions, puisque ces textes sont des enquêtes objectives tout autant que des exercices subjectifs d'introspection.

Ces émotions favorisent la prise de conscience d'une réalité multiple puisqu'elles constituent pour Mendelsohn, Schwarz et Weber le point de départ d'un exercice d'apprentissage où convergent la mémoire individuelle et collective, mémoire familiale et sociale. Les *lacrimæ*, en tant que phénomène perceptif et émotionnel, ouvrent la voie vers la phénoménologie de Merleau-Ponty, pour qui l'expérience émotionnelle représente le résultat d'une interaction dynamique entre le corps et le monde. En effet, selon le phénoménologue, quand un individu ressent de manière sensorielle une autre personne ou un objet, cela constitue une expérience émotionnelle : « Comme la chose, comme autrui, le vrai luit à travers une expérience émotionnelle et presque charnelle, où les "idées", — celles d'autrui et les nôtres —, sont plutôt des traits de sa physionomie et de la nôtre, et sont moins comprises qu'accueillies ou repoussées dans l'amour ou la haine » (Merleau-Ponty, 1964 : 29).

Dans cette perspective, l'expérience scripturale de Mendelsohn, Weber et Schwarz, bien que différentes dans la mesure où elles renvoient à des réalités distinctes, se révèle fondamentalement une expérience émotionnelle puisque les auteurs-narrateurs dans leur enquête interagissent physiquement et émotionnellement face à des réalités individuelles et collectives, familiales et sociales. Pour Merleau-Ponty, la perception représente un phénomène sensible propre à un individu, et, en ce sens, elle est l'impression singulière d'un individu en particulier dans son rapport à une réalité précise. Cette idée se retrouve dans sa réflexion sur l'identité de la chose à travers l'expérience perceptive, qui souligne que cette identité n'est pas seulement une abstraction, mais qu'elle est intimement liée à la manière dont notre corps interagit avec le monde. En effet, « l'identité de la chose à travers l'expérience perceptive n'est qu'un autre aspect de l'identité du corps propre au cours des mouvements d'exploration » (Merleau-Ponty, 1945 : 216). Ainsi, la perception est non seulement une expérience individuelle, mais elle est également ancrée dans notre corporalité et nos interactions avec notre environnement. Sur le plan littéraire, ce phénomène survient quand les trois auteurs-narrateurs, grâce à un acte intentionnel, se confrontent à une réalité familiale et historique, qui les situe singulièrement du côté des descendants des victimes ou des victime. Étant donné que l'acte et l'objet intentionnels sont étroitement liés et que l'émotion consiste en un acte psychique aux caractéristiques singulières, chaque émotion de Mendelsohn, Schwarz et Weber renferme une signification particulière. Ainsi, la relation entre les *lacrimæ* des autrices-narratrices de *Vaterland* et des *Amnésiques* est logique en tant que phénomène émotionnel, dans la mesure où les émotions des narratrices-autrices et des victimes directes et indirectes ont leur propre façon de se rapporter aux événements, tel que nous l'avons montré ; d'autre part, la nature de ces événements narrés, placés sous l'égide de la mémoire plutôt que de l'Histoire, est logiquement déterminée par les *lacrimæ* versées.

Références bibliographiques

- Almeida, José Domingues de, (2018) « Anne Weber » in *L'Europe face à l'Europe: les prosateurs écrivent l'Europe*. Disponible sur : <https://aeuropafaceaeuropa.ilcml.com/fr/entree/anne-weber-3/> [Dernier accès le 17 mars 2025].
- Barjonet, Aurélie, (2022) *L'Ère des non-témoins. La littérature des « petits-enfants » de la Shoah*. Paris, Kimé.
- Boblet, Marie-Hélène, (2018) « *Enargeia, Akribéia* : écrire *Les Disparus* dans le sillage d'Hérodote et de Thucydide », *Tangence*. N° 116, pp. 93-106. DOI : <http://dx.doi.org/10.7202/1051081ar>
- Fabre-Renault, Catherine, (2006) « « Sur la carte de l'âme allemande, une tache blanche », le passé de l'Allemagne vu au présent de la troisième génération », *Germanica*. Vol. 39, n°2. Disponible sur : <http://journals.openedition.org/germanica/337> [Dernier accès le 25 avril 2024]. DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.337>

- Finkielkraut, Alain, (2010) « Six parmi six millions. Entretien avec Daniel Mendelsohn » in Finkielkraut, Alain (dir.), *L'Interminable écriture de l'extermination*. Paris, Stock, pp. 11-25.
- Gros, Pierre, (2013) « Sunt lacrimae rerum (Virgile, *Énéide*, I, v. 462). La mémoire, l'image et les signes », *Revue archéologique*. N° 55, pp. 81-96. DOI : <https://doi.org/10.3917/arch.131.0081>
- Hähnel-Mesnard, Carola, (2019) « Du bon côté de l'histoire. À propos des *Amnésiques* de Géraldine Schwarz », *Allemagne d'aujourd'hui*. N° 227, pp. 186-190.
- Jurt, Joseph, (2008) « Le devoir de mémoire : La Shoah » in Bohler, Danielle & Gérard Peylet (dir.), *Le temps de la mémoire II : soi et les autres*. P.U. de Bordeaux Eidolon, pp. 83-95.
- Kohn, Max, (2010) « Martyr et témoin : les mythes de Daniel Mendelsohn », *Topique*. Vol. 113, n°4, pp. 123-132.
- Merleau-Ponty, Maurice, (1945) *Phénoménologie de la perception*. Paris, Gallimard.
- Merleau-Ponty, Maurice, (1964) *Le visible et l'invisible*. Paris, Gallimard.
- Mendelsohn, Daniel, (2006) *Les Disparus*. Trad. de l'anglais par Pierre Guglielmina, Paris, Flammarion 2007.
- Moré, Angela, (2022) « Héritages transgénérationnels et dissociation : quelles contributions psychanalytiques ? », *The Journal of Psychohistory*. T. 50, n° 2, pp. 1-12.
- Schwarz, Géraldine, (2017) *Les Amnésiques*. Paris, Flammarion, coll. « Libres Champs ».
- Ségal, Charles, (1981) *Tragedy and Civilization. An Interpretation of Sophocles*. Oklahoma, University of Oklahoma Press.
- Török Maria & Nicolas Abraham, (2009) « Notules sur le fantôme » in Török, Maria & Nicolas Abraham, *L'Écorce et le Noyau*. Paris, Flammarion, pp. 426-433.
- Viart, Dominique, (2009) « Le silence des pères au principe du "récit de filiation" », *Études françaises*. Vol. 45, n°3, pp. 95-112. DOI : <https://doi.org/10.7202/038860ar>
- Virgile, (1988) *Eneida*. Madrid, Gredos.
- Weber, Anne, (2015) *Vaterland*. Paris, Seuil.